

La Fête du Travail

Le "Canada" a reproduit l'article, que j'avais écrit dans le précédent numéro du "Journal de Françoise", sur les abus auxquels la Fête du Travail avait donné lieu. Un correspondant a cru voir dans ces lignes une "grave insulte" pour la classe ouvrière, et, il s'en plaint en lettres majuscules.

Je prierai ce susceptible correspondant de remarquer qu'aucune classe de gens n'a été nommée dans mon article ; toutes les classes de la société ont pu être également visées — puisqu'aucune d'elles, — pas même celle des journalistes — ne travaille ce jour-là.

J'ai simplement constaté un fait : que les "bars" étaient encombrés, qu'il y avait plus d'hommes ivres dans les rues qu'à l'ordinaire et j'ai demandé qu'en des occasions comme celle-ci, il n'y eut pas de débit de boissons.

Et je persiste encore à croire que j'ai raison.

Le correspondant du "Canada" écrit que les abus que j'ai signalés se voient "le jour de la St-Jean-Baptiste et le Victoria Day tout aussi bien que le jour de la Fête du Travail."

Qu'est-ce que cela prouve? Sinon que les jours de chômage, l'ivrognerie est plus grande, et pourquoi ne pas avoir le courage de signaler ce triste état de choses, en même temps que celui de proposer le moyen d'y remédier?

J'ai dit aussi que notre nationalité allait sombrant dans le fléau de l'alcoolisme ; je ne vois pas là encore, que les ouvriers soient particulièrement indiqués, mais je ne voudrais pas, non plus, qu'ils en fussent exclus.

Que chacun prenne sa part de responsabilité. Chacun y a droit.

Le mal est qu'avec nous, Canadiens-français, nous nous leurrions trop avec de beaux mots. Personne ne peut dénoncer un abus sans qu'on

parle de "nobles exceptions". Et naturellement, chacun se range dans cette catégorie, de sorte qu'on aurait pu écrire tout aussi bien pour les habitants de la lune que pour nos compatriotes.

Pourtant, pourtant, qui n'est à même de voir que l'alcoolisme a de terribles racines parmi nous ; qui n'en a pas déploré autour de lui, souvent bien près de lui, les funestes effets...

Il faut réagir, et pour cette réaction que tous prêtent main forte, les "nobles exceptions" comme les autres.

Françoise.

Les abîmes

A voir les rivières suivre, quelquefois si nonchalamment, leurs rives d'émeraude, en murmurant leur doux refrain, comme si jamais rien ne devait troubler l'azur calme de leurs ondes, on croirait qu'elles ignorent les abîmes qui les attendent...

A peine viennent-elles de s'y précipiter, que leurs eaux se déchirent, bondissent, écument et font un bruit semblable à des clameurs de douleur, de désespoir ou de colère...

Puis, après chaque chute, elles se remettent bien des fois, à rouler, doucement, leurs lames de saphir et à fredonner encore leur mélancolique berceuse... jusqu'à l'Océan!...

•••

A voir aussi les fleuves de l'humanité parcourir, parfois, si heureusement, les méandres de la vie, on dirait qu'ils sont loin d'entrevoir les précipices où le Destin doit les pousser tôt ou tard... Et le jour où ils s'engouffrent, leurs âmes se déchirent, leurs cœurs bondissent et leurs voix lancent des cris d'amertume, de désespérance ou de haine... Enfin, une fois sortis de ces gouffres amers, les flots humains recommencent souvent, de couleur, heureux et riants, entre les bords de l'existence... jusqu'à l'Abîme Fatal!...

Jean de Canada

NOUVELLE

SŒUR Lucienne est morte! — La nouvelle se chuchota d'abord, puis courut rapidement dans les rangs créant un malaise qui n'était ni de la surprise ni du chagrin ; plutôt un vague sentiment de stupeur effarée.

Elle n'était pas connue des élèves : nous en entendions parler très peu mais d'une façon vague, retenue, qui avait suffi pour nous monter l'imagination. Elle était devenue l'être fantastique que l'on voit dans un cauchemar, le sujet de nos conversations, quand nous désirions nous intriguer ou même nous effrayer les unes les autres.

Quand elle mourut, je la connaissais depuis quatre mois, mais je crois, bien que j'étais la seule et j'avais gardé mon secret, bien gagné d'ailleurs, comme vous pourrez en juger.

Dès mon entrée au couvent, j'avais été frappée des extraordinaires choses qu'on attribuait à Sœur Lucienne, mais surtout, de ne pas la voir et de ne jamais rencontrer une élève qui la connut ou put me dire une chose précise sur son compte.

En traversant le corridor du réfectoire, si nous entendions des coups de marteau ou le grincement d'une scie, il s'en trouvait une pour dire : "Ecoute, c'est sœur Lucienne!" — Qui est-elle? que fait-elle? Personne ne le savait. Quand une religieuse mourait, et c'était très souvent dans le grand couvent de X, il m'arrivait d'entendre : "Nous ne pouvons entrer prier maintenant, sœur Lucienne est là!"

Un jour, en passant devant la salle où travaillait sœur Lucienne, et devant laquelle nous filions très vite et en tremblant, j'entendis une voix douce qui chantait un cantique connu ; je m'arrêtai et j'écoutai, en me demandant pour la cent millièmes fois ce que c'était que cette mysté-